

Alexandra DAVID-NÉEL

"La femme aux semelles de vent"

EXPOSÉ de Mireille MESLÉ

jeudi 14 février 2019

Maison des Associations

Alexandra DAVID-NÉEL est une des plus grandes voyageuses de l'histoire et une des plus grandes exploratrices du XXème siècle, une extraordinaire ethnologue, une personnalité hors du commun. Ses nombreux voyages ont été une quête spirituelle à travers le Bouddhisme. C'est un être de démesure animé d'une volonté farouche.

Deux passions indissolublement liées habitaient celle qui a été surnommée : « la femme aux semelles de vent ». Ces 2 passions étaient les voyages et l'écriture (28 livres + 12 écrits par son assistante). Si elle voyage c'est pour étudier, observer et transmettre à travers livres et conférences.

Cette nomade, viscéralement éprise de l'Orient, lutta toute sa vie pour obtenir ce qu'elle voulait. Elle était libre de ses choix, pratiquant l'individualisme, celui du chercheur isolé, autodidacte, travaillant pour son propre compte, marginal et déterminé.

Alexandra ne laissait pas indifférent. Marie-Madeleine Peyronnet, son assistante disait qu'elle était un « océan d'orgueil » et un « Himalaya de despotisme ». Elle était dure, violente et tête mais en même temps loyale, droite et franche et son assistante lui vouait une admiration et un dévouement sans bornes.

Elle avait de nombreuses autres facettes : anarchiste, féministe, franc-maçonne, cantatrice, journaliste et surtout bouddhiste, la première à Paris. C'est aussi la première femme occidentale qui, après une randonnée périlleuse est rentrée en 1924 à Lhassa, la capitale du Tibet jusqu'alors interdite aux étrangers par les anglais.

Pourquoi je me suis intéressé à elle ? En lisant la bd qui m'a été offerte puis la biographie de Joëlle Désirée Marchand, j'ai découvert une femme à la personnalité hors du commun. Marie-Madeleine Peyronnet disait : « elle fait partie de ces personnalités qui donnent de la force et inspirent ceux qui veulent aller au bout de leurs rêves ». Au fil de mes lectures j'ai développé une profonde admiration pour cette femme petite (1m56, comme moi) que l'on appelait la « Dame Lama » ou « Lampe de sagesse ».

Sa devise, tirée de l'Ecclésiaste était : « Marche comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux ».

* * *

Louise, Eugénie, Alexandrine, Marie DAVID est née le 24 octobre 1868 à Saint-Mandé. Elle a choisi plus tard de se prénommer Alexandra.

A sa naissance sa mère a 36 ans et son père 53 ans. Sa mère ne l'aime pas. Elle désirait un fils pour en faire un évêque. Toute sa vie Alexandra ressentira une grande amertume à l'égard de sa mère et elle aura des mots très durs pour parler d'elle : « Cette pauvre femme dont la déception va se muer en rancune et en méchanceté contre l'enfant innocente ».

Le couple parental est étranger l'un à l'autre : « deux statues qui sont restées face à face pendant 50 ans, fermés l'un à l'autre, sans aucun lien d'esprit ni de cœur ». Elle est malheureuse. Ce couple la dégouttera à jamais de la vie conjugale.

Petite fille, elle échappe plusieurs fois à l'attention de la famille pour explorer le monde. A 5 ans elle erre dans le bois de Vincennes, la police la ramène. Un petit frère né mais décède à 6 mois.

Elle aime la nature, les arbres, les promenades. Elle rêve beaucoup. Elle aime la musique et apprend vite à lire. Elle adore les récits de voyage, les aventures imaginaires, Jules Verne. Son père lui a offert un atlas. Les contrées lointaines la font rêver, surtout l'orient.

Sa famille s'installe près de Bruxelles à la suite des évènements de la commune car son père est anarchiste et franc-maçon.

La religion n'est pas chose simple. Son père est protestant et sa mère catholique presque bigote. Elle est d'abord baptisée catholique. Mais vers 7 ans son père la fait aussi baptiser en secret protestante. Elle est mise dans des pensions religieuses catholiques. Ses parents restent des mois sans venir la chercher. L'horizon de la fillette puis de l'adolescente reste les murs du pensionnat.

Elle assume sa solitude mais a des tourments d'ordres psychologiques et spirituels. A 13 ans elle se plonge dans la lecture d'ouvrages spirituels et religieux. Elle approfondit sa connaissance de la Bible. Elle fera sien ce verset de l'Ecclésiaste : « Marche comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux ».

Dès l'enfance et l'adolescence elle est dans la quête du spirituel. Elle est intéressée par la philosophie des anciens, en particulier les stoïciens comme Epictète ou Marc-Aurèle. Mais elle n'a jamais rejeté le Christ. Elle pratique des exercices pour discipliner son corps : jeune, violences corporelles, sommeil à même le sol.



Elle commence à avoir un objectif : voyager. A 15 ans, lors de vacances à Ostende, elle part et fait 50 km à pied sans chaperon. A 17 ans elle part en train pour la Suisse et traverse le Saint Gothard à pied pour arriver en Italie. Faute d'argent elle ne peut poursuivre et sa mère vient la chercher au bord du lac Majeur. Peu importent les remontrances, elle est dans la joie. Elle a gouté à la liberté. Elle a testé sa résistance physique et a survécu dans un milieu étranger sans douter un instant d'elle-même.

Après des hésitations sur son orientation, à 18 ans elle décide de devenir artiste lyrique. Après trois années d'études au conservatoire de Bruxelles elle obtient un premier prix en 1889, à l'âge de 21 ans.

A cette époque le choix des jeunes filles était simple : le couvent ou un beau mariage. **Alexandra** choisit « la liberté » choix difficile et téméraire surtout à la fin du XIX^{ème} siècle.

Après son prix elle part pour Londres étudier l'anglais. Elle s'intéresse à l'occultisme et à la théosophie. Elle étudie la philosophie orientale et le spiritisme de 21 à 23 ans.

A 21 ans elle a fréquenté assidument le musée Guimet qui vient d'ouvrir (1899). C'est dans la bibliothèque orientaliste du musée que sa vocation spirituelle naît. Elle est ainsi, une des premières bouddhistes de Paris.

Elle peine sur les ouvrages en sanskrit et va à la Sorbonne en auditeur libre pour apprendre le sanscrit et le tibétain.

Emile Guimet, le créateur du musée, organisait des cérémonies bouddhiques animées par des moines venus d'Asie. Alexandra dira qu'elle a passé des moments de « ravissement ». Le musée Guimet est pour elle un temple qui va déterminer sa vocation.

Elle adopte le bouddhisme avant même de partir en Asie. Elle veut connaître les religions orientales, être au contact des sages et des lieux de leurs pratiques.

Elle fréquente aussi le milieu intellectuel anarchiste.

A 22 ans elle est majeure et décide de partir en Inde avec l'agence Cook, grâce à un petit héritage reçu de sa marraine. Elle se retranche dans une solitude volontaire qui lui permet de savourer chaque instant. Son objectif et de découvrir le bouddhisme. Elle aura effectué 3 séjours en Inde de 1899 à 1901.

Ensuite elle se rend en Egypte à Alexandrie, à la Mer Rouge, dans le désert arabique, l'océan indien, et à Ceylan, haut lieu du bouddhisme. Elle est fascinée par la végétation luxuriante et visite de nombreux temples et se trouve surprise par le bouddha couché peint en jaune.

Elle reste plusieurs mois en Inde. Elle passe des heures au bord du Gange à Bénarès, dans l'odeur des buchers funéraires et des cadavres emportés par les flots. Elle apprend, écoute, médite. Ce monde la fascine.

La famille vit sur la fortune de Mme David qui commence à bien diminuer. Alexandre qui a 25 ans doit gagner sa vie. Que faire ? Elle ne veut pas être infirmière, institutrice ou employée. Elle veut rester libre.

Elle veut pénétrer dans le monde du journalisme. Ses relations lui ouvrent les portes de la presse socialiste, théosophique et féministe.

Mais elle a une jolie voix de soprano. Elle décroche un contrat et part chanter en Indochine à Hanoï et Haiphong des opéras tels que la Traviata, Mireille, Thaïs, Lakmé ou encore Faust (notamment l'air des bijoux). Son nom d'artiste est Myrial. Elle en profite pour faire des excursions en Chine du sud et n'oublie pas sa passion spirituelle pour le Bouddhisme.

Mais la compétition entre cantatrices est redoutable et malgré le soutien de Massenet elle vivote. Elle est alors âgée de 30 ans.

Durant ces années difficiles elle rencontre un homme, Jean Haustont. C'est un anarchiste musicien. Elle a pour lui de tendres sentiments qui lui font abandonner son indépendance. Mais pour autant pas question de mariage.



Elle part en tournée à Tunis en 1900 et rencontre Philippe Néel qui a 39 ans. Elle en a 32. Il est intéressé par cette petite chanteuse de 1,56m, qui n'a rien d'une artiste facile ou frivole et qui est passionnée par des sujets bizarres.

← **Philippe Néel** est ingénieur aux chemins de fer de Tunisie. Il invite Alexandra à passer quelques jours sur son voilier. Ils deviennent amants sans, dira-t-elle, « folles nuits d'amour ». Ce n'est pas le genre d'Alexandra.

Tunis, c'est son dernier contrat. Son ambition c'est l'écriture, dans la presse et l'édition. Elle écrit des articles. Ils décident de vivre en union libre. Elle l'appelle « Mouchi », diminutif de « Mamamouchi ». Mais elle est sans revenu. Elle finit donc par le demander en mariage. C'est alors qu'elle découvre qu'elle a une rivale. Il lui a menti en lui disant qu'elle était la seule dans sa vie, à elle qui hait le mensonge et les bassesses. Elle discute avec Philippe des conditions de sa rupture avec la dame en question et lui suggère de verser une rente à cette personne pour qu'elle ne se retrouve pas à la rue.

Ils se marient le 4 août 1904, sous séparation de biens, au consulat de Tunis. Elle a 36 ans, lui 43.

Ils s'aiment et se détestent à la fois et, dira Alexandra, ils ont du mal à se supporter. Mariée le 4 août, elle lui écrit de Vizille le 11 août : elle est partie seule visiter les Alpes !

Ils se retrouvent en septembre et se séparent de nouveau. Elle va à Paris et Bruxelles, lui rentre à Tunis. Elle devient « l'épouse par correspondance » car elle lui écrit beaucoup. Ils sont restés liés jusqu'à la mort de Philippe en 1941 après 37 ans de mariage.

Il va gérer son argent, lui envoyer les sommes dont elle a besoin. Il l'aide financièrement quand elle est démunie. Il a toujours été là pour elle. Mais le couple a été plusieurs fois au bord de la rupture. Philippe a parlé de divorce mais elle a toujours refusé.

Comme elle voyage beaucoup, elle propose à Philippe de prendre près de lui pour tenir la maison son ancienne maîtresse en attendant son retour à elle la femme légitime.

Elle voyage en Afrique du nord. Elle dira qu'elle est neurasthénique quand elle ne voyage pas et qu'elle est près de son mari.

Elle décide de partir pour quelques mois en Asie avec l'accord de Philippe. Ce voyage va durer 14 ans !

Nous savons qu'elle a été féministe. Pour elle, le problème majeur des femmes est la maternité. Du reste elle n'a jamais voulu avoir d'enfants. Pour elle l'homme tient trop de place dans la vie de la majorité des femmes. Les femmes doivent parvenir à leur indépendance économique et pour cela exercer une activité professionnelle.

Elle écrit, donne des conférences et prépare son lointain voyage et son projet, étudier le bouddhisme dans une recherche de la connaissance réservée à une élite intellectuelle. Elle voit dans le bouddhisme « l'une des plus hautes manifestations de la pensée humaine ». Elle veut devenir « le missionnaire du Bouddhisme ». Elle est devenue végétarienne.

*
* *
*

Le 9 août 1911, à l'âge de 43 ans, elle quitte Tunis et son mari pour son lointain voyage. Elle a obtenu une aide financière pour un voyage d'étude en Inde.

Elle débarque à Colombo, à Ceylan pour la deuxième fois. Elle visite les temples et les lieux sacrés où est passé le Bouddha, notamment l'arbre figuier. Puis elle va en Inde. Elle y fait des rencontres qui vont l'aider et lui ouvrir des portes. Elle rencontre Sri Aurobindo qui n'a pas encore une réputation mondiale. Elle continue à étudier les textes sacrés, les Vedas. Près de Madras, elle apprend que le Dalaï-lama a fuit son pays et va aux portes du royaume du Sikkim.

Elle s'intéresse à la vie des femmes en Inde qui est réglée par le rituel Hindouiste plus que par le Bouddhisme : mariage dès la naissance, mariage consommé à la puberté, sacrifice de la femme sur le bûcher de son défunt mari (tradition abolie par les britanniques mais toujours bien réelle).

Le Sikkim est un petit royaume de 7.000km², coincé entre le Népal et le Bhoutan, qui fait partie de l'empire britannique des Indes. Alexandra a des lettres de recommandation qui lui permettent de circuler. Elle a l'autorisation de rencontrer le Dalaï-lama, chef spirituel le plus mystérieux du monde. Elle en est très fière. Le Dalaï-lama accepte de rencontrer cette bouddhiste et orientaliste française. C'est la première fois qu'il rencontre une femme européenne.

A Kalimpong vit le Dalaï-lama avec sa cour de plusieurs centaines de personnes. Il a 36 ans. C'est le XIIIème Dalaï-lama et le prédecesseur de celui que nous connaissons aujourd'hui.

Elle vient à cette audience le 15 avril 1912, vêtue de la couleur aurore c'est-à-dire orange des bouddhistes. Elle va refuser de s'agenouiller devant le Dalaï-lama car c'est contraire à ses principes. Après une longue discussion avec le chambellan elle n'aura qu'à incliner la tête pour être bénie par le Dalaï-lama. Elle a des questions à lui poser. Il est d'accord pour lui répondre. Le contact est amical et Alexandra, ravie, en fera part à Philippe dans une de ses nombreuses lettres.

Le Sikkim va marquer Alexandra à jamais. Elle visite ce pays avec émerveillement. Elle écrit à son mari : « j'ai les yeux où luit toute la clarté de l'Himalaya ». Elle voit des sommets de plus de 8.000 mètres à la frontière avec le Népal et se trouve en admiration devant la beauté des lieux. Elle écrit et envoie ses articles à Philippe qui les transmet au journal « Le Mercure ».

Elle continue à voyager en montagne, aux portes du Tibet, à des altitudes de plus de 5.000 mètres. Elle a très froid car elle est mal équipée. Elle a cru mourir. Elle revient le visage brûlé et tuméfié. Elle se déclare « ensorcelée par cette chaîne de l'Himalaya » malgré ses grandes souffrances.

Le Dalaï-lama est en route pour le Tibet. Elle le rencontre une deuxième fois. Dans les temples elle assiste aux prières, aux rituels, aux cérémonies.

Elle reçoit des nouvelles de Philippe. Elle l'abreuve de courriers. Les relations, bien que lointaines sont chaleureuses. Elle lui fait partager ses joies, ses émotions, ses expériences, ses travaux, ses projets. Il est le relais entre deux mondes l'Europe et son Orient à elle.

Le Prince héritier du Sikkim offre à Alexandra une statuette du Bouddha d'une valeur inestimable. Elle promet de la restituer après sa mort. Ce que fera son assistante Marie-Madeleine Peyronnet en 1992. Malheureusement cette statuette a été volée en 1994.

Son pèlerinage sur les traces du Bouddha la conduit au Népal. Mais elle ne peut pas voyager librement. Elle doit avoir une escorte. Elle va donc voyager en palanquin dans la région de Katmandou avec une escorte de 20 personnes. Alexandra jouit d'une haute considération et le prince organise pour elle une expédition avec 5 éléphants. Un soir, dans un campement, elle s'éloigne pour méditer en paix. Elle entend un léger froissement, des pas feutrés. Elle entrouvre les yeux et aperçoit à deux mètres d'elle un tigre qui la regarde. Elle choisit de reprendre sa méditation. Quelque temps après elle ouvre les yeux, le tigre n'est plus là.

Elle voyage en Inde, toujours sur les traces du Bouddha. Puis en 1913 elle revient au Sikkim où elle va rester trois ans. Elle reprend l'étude du tibétain et du sanscrit. Elle reçoit une robe de lama consacrée épaisse et chaude, bien pratique pour visiter le pays.

Elle va rencontrer un jeune homme qui aura un rôle important dans sa vie. Aphur Yongden est âgé de 15 ans. Il est novice au monastère où elle séjourne et veut étudier et voyager. Il rentre au service d'Alexandra. Il se rend vite indispensable et accepte sans broncher toutes les tâches domestiques qu'elle lui demande. Cette relation ira en s'approfondissant et Alexandra finira par adopter le jeune homme.

Elle continue à voyager dans ce pays des neiges, l'Himalaya, à dos de Yak, dans la neige et le vent, dans des paysages magnifiques, en franchissant parfois des cols à plus de 5.000 mètres. Elle affronte des tempêtes de neige, traverse des torrents, risque de se noyer. Un jour, en traversant le Mékong suspendue à un câble, les cordages qui la relient au câble cèdent. Elle se cramponne comme elle peut. Elle sait que, si elle lâche, c'est la mort assurée. Elle est à moitié dans l'eau glacée. Enfin on vient à son secours et on la sauve.

Elle voyage par étapes de 20 à 30 km par jour. Elle épouse ses sherpas qu'elle n'hésite pas à frapper quand ils n'en peuvent plus. C'est la chef. Elle se comporte selon les coutumes tibétaines et doit se faire respecter.

Elle est attirée par la vie monastique des moines lamaïstes, vie de contemplation, de méditation, de zen, de yoga, travail sur le corps et le mental. Des pratiques ignorées des occidentaux. Elle rencontre un illustre grand lama très vénéré. Elle va le harceler pour qu'il l'accepte comme novice. Ils concluent un marché : elle lui apprendra l'anglais, il lui apprendra le tibétain et les mystères du Tantrisme bouddhique. Elle accepte l'autorité de ce maître. De 1914 à 1916 elle va affronter les puissances occultes, les dieux et les démons, l'univers des créations mentales, les pouvoirs psychiques d'un grand maître.

On lui construit un ermitage sommaire où elle va vivre avec trois domestiques plus Yongden. On est à 3.900m d'altitude. Là elle suit des cours, écrit à son mari Philippe. Pendant ses deux années de retraite, elle est Lama. Son nom de lama se traduit par « lampe de sagesse ». Yongden est aussi élevé au rang de Lama. Son nom est « Océan de compassion ». Elle pratique le rituel du Toumo : elle met sur elle un drap mouillé et glacé qu'elle doit garder jusqu'à ce qu'il soit sec par la force de son mental. Puis elle a des fourmis dans les jambes et décide de repartir dans l'Himalaya. Elle visite des ermitages, voit des Lamas plus ou moins hauts dans la hiérarchie, est reçue par des hauts dignitaires qui l'hébergent, l'enseignent ou lui offrent des cadeaux.

Elle veut revenir au Sikkim mais elle est expulsée par les anglais. Elle gardera toujours la nostalgie de ce qu'elle a vécu pendant deux ans dans son ermitage.

Suit une errance de l'Inde au Japon en 1916-1917. Elle rencontre un japonais qui a séjourné à Lhassa, déguisé en dissimulant son identité. Ce stratagème va germer dans l'esprit d'Alexandra qui voit là une opportunité pour rentrer dans la capitale du Tibet.

Mais elle n'aime pas le Japon. Elle devient neurasthénique. Elle va alors en Corée où elle est reçue comme Dame Lama. Elle se rend ensuite à Pékin en 1917-1918. Elle tombe au cœur d'une insurrection. Elle achète des revolvers pour elle et pour Yongden. Elle se déplace toujours avec son lit de camp et son tub (sorte de baignoire).

Elle voyage en Chine non sans difficultés, peu de nourriture, pas d'argent. Elle arrive en 1918 dans le grand monastère lamaïque de Kumbum. Elle va y rester de 1918 à 1921. Ce monastère est à 2.500 km de Pékin loin des conflits qui agitent la Chine. Là elle va se reposer et étudier. Elle est Lama, on se prosterner devant elle et elle bénit avec dit-elle la « gravité d'un évêque ». les femmes Lama sont rares. Elle écrit toujours à Philippe. Les lettres mettent deux mois pour lui parvenir. Un mandat attendu se perd. La Mission catholique va lui prêter de l'argent. Des malades viennent la consulter. Cela l'ennuie : elle n'est pas médecin ! Malgré son isolement elle se tient au courant de la guerre et de ce qui se passe en Europe.

Elle repart avec Yongden, un domestique et deux soldats, car les conflits entre les chinois, les mongols et les musulmans du Turkestan sont permanents. Elle quitte son monastère en 1921 pour aller à Lhassa où elle arrivera en 1924 après trois années passées à atteindre son but. Elle a alors 56 ans.

Il lui aura fallu cinq tentatives pour que le pays des neiges, le Tibet, s'ouvre enfin à elle. Car le Tibet est fermé aux étrangers sur ordre des anglais et les contrevenants sont sévèrement punis. Elle doit donc y pénétrer inaperçue. Elle troque sa robe de dame Lama pour le costume d'une honnête mendiane. Elle fait passer Yongden pour son fils.

De Kumbum à Lhassa il y a 1.300 km à vol d'oiseau. Elle va choisir un itinéraire détourné plus long mais plus sûr avant d'aborder le Tibet par l'est. C'est ainsi qu'elle fera 2.000 km à pied en prenant son temps. Sa caravane comprend 5 mules et 6 personnes armées car il y a de forts risques de brigandage. Elle demande à son mari de ne pas la contacter ni de la faire rechercher. Elle va à Jakyendo à la frontière du Tibet. La caravane traverse des montagnes sur des chemins difficiles avec franchissement

de cols et traversée de villages d'une saleté innommable. Trois domestiques la quittent. Elle reste avec ses bagages. « C'est le pays des brigands » dira-t-elle. Elle circule avec des Yaks en utilisant leurs bouses comme combustibles.

En bordure des montagnes les chemins sont étroits et vertigineux. Le moindre faux pas peut entraîner la mort. Parfois à l'arrêt, il est possible de s'allonger sur une corniche étroite. Elle est parfois prise dans la neige au risque d'être gelée et rencontre des ours et des loups.

Elle revient sur ses pas à Jakyendo. Elle y rencontre un militaire anglais qui possède un bien précieux, des cartes géographiques de la région, certes parfois erronées ou incomplètes. Au vu de ces cartes qu'elle recopie, elle envisage de changer l'itinéraire prévu et de passer là où personne n'est allé quitte à franchir de nouveaux cols.

Elle vit avec l'idée fixe d'atteindre Lhassa. Son seul compagnon est Yongden, ami fidèle et confident qui partage totalement sa vie. Elle a conscience que sans lui elle n'aurait pas pu réussir. Elle a alors 55 ans.

Elle renonce à tout son matériel d'origine occidentale, notamment à son appareil photo et ne garde que quelques boussoles et quelques croquis de repérage qu'elle a recopiés. Elle ne va pas circuler sur les axes fréquentés car le pays est interdit. Elle cache tous ses trésors dans l'ourlet de ses vêtements (on ne fouille pas une vieille mendiane mère d'un Lama). L'équipement est minimal : une tente en coton léger, quelques piquets, un morceau de cuir pour ressemeler leurs bottes, un carré de grosse toile pour isoler du sol, une marmite, deux bols, l'un en bois l'autre en métal, un long couteau, deux bouillottes, quelques médicaments et chacun un revolver. Il y a aussi une ceinture avec de l'argent, un petit sac d'or autour du cou, quelques feuilles de papier et de quoi écrire et puis des denrées tibétaines, beurre rance, thé, viande séchée. Tout cela est porté sur les épaules. L'hiver n'est pas loin et ils ont encore 2.000 km à faire à pied.



De nouveau ils franchissent des cols à plus de 4.000 m sur des pistes inconnues. Mais cela n'est rien à côté de la crainte d'être reconnus et arrêtés. Ils voyagent parfois avec des pèlerins qui se joignent à eux. La peur est là. Yongden qui est Lama fait des bénédictions, des prédictions, des prières.

Dans un village ils se trouvent au milieu des habitants et des pèlerins. Ils ont parlé anglais et ont failli se faire repérer. Alexandra fait savoir qu'elle est mendiane, qu'elle est avec son fils Lama et qu'ils vont en pèlerinage à Lhassa. Ses vêtements sont des haillons. Elle noue ses cheveux avec des poils de yack en guise de tresse. Elle noircit ses cheveux à l'encre de Chine et recouvre son visage d'un mélange de cacao et de cendre. Elle doit ressembler à une vieille tibétaine.

Elle ne parle pas et psalmodie des mantras : « Om Mani Padme Hum ». Son « fils » fait savoir qu'elle est dérangée pour écarter les curieux. Quand elle croise des tibétaines, on lui demande des exorcismes ou des soins. Elle s'exécute.

Alexandra et Yongden se déplacent la plupart du temps de nuit et dorment à la belle étoile. Ils se trompent souvent de chemin.

Un jour elle nettoie sa marmite près d'un village. Elle s'aperçoit avec terreur que ses mains sont redevenues plus blanches que celles des tibétaines. Yongden explique qu'en fait ils sont mongols et qu'ils remontent vers le nord en pèlerinage. Ils filent rapidement la peur au ventre.

Leurs vivres s'épuisent. Ils sont obligés de mendier. Ils s'arrêtent chez des nomades. On leur offre dans une sorte de sac d'où émane une odeur nauséabonde des viscères ayant macérées depuis plusieurs semaines. C'est un bouillon impossible à avaler pour Alexandra. Yongden, qui se présente comme mendiant, ne peut refuser cette offrande.

Elle trouve un trésor dans les buissons. C'est un vieux bonnet crasseux en peau de mouton comme en porte les femmes du coin. Les dieux lui ont fait ce merveilleux cadeau.

Un jour Yongden fait des prédictions à un paysan qui les invite à dormir chez lui. Elle écrit : « je m'assois à même le sol sur un plancher raboteux sur lequel le beurre, le thé, le gras et les crachats se

sont répandus jour après jour. Comme elle est mendiane, on lui donne les déchets de viande que les femmes coupent sur les pans de leurs robes qui ont servi depuis des années de torchons et de mouchoirs. Mais elle glane une somme d'informations sur la vie et les coutumes des villageois. Elle prend l'habitude de se noircir le visage et les mains pour ressembler à ces compagnons qui ne se lavent jamais, qui s'enduisent le visage de beurre et de noir de fumée qui les transforment en peaux noires.

Elle mendie de porte en porte en psalmodiant, elle, l'amie des maharadjahs, l'orientaliste, la missionnaire bouddhiste, l'écrivain, l'oratrice, la cantatrice. L'orgueilleuse Alexandra dépasse ses répulsions pour se glisser dans la peau d'une pauvre mendiane sale et ignorante. Elle accepte tout, la crasse, le manque d'hygiène pour atteindre son but : parvenir à Lhassa.

Ils continuent leur voyage périlleux. Un jour le briquet de Yongden refuse de s'allumer et la mousse qui sert au départ du feu est humide. Alexandra va s'aider de la technique du Toumo pour réchauffer le briquet et la mousse et ça marche. Ils pourront prendre une boisson chaude.

Ils explorent les lieux qu'ils traversent. Un moment ils veulent remonter une petite rivière et voir sa source. Elle pense que trois jours et trois repas seront suffisants, malgré la neige. Mais ils seront obligés de rester six jours et ils ont failli mourir de froid et de faim. C'était un 25 décembre. Ils ont fait bouillir et mangé des morceaux de cuir destinés à ressemeler leurs bottes.

Un autre jour, ils sont arrêtés par des brigands qui veulent les voler. Mais les tibétains sont superstitieux. Avec ses dons de comédienne elle invoque les démons et le ciel se met à gronder avec de éclairs, ce qui met en fuite les brigands.

* * *



Ils traversent encore des régions montagneuses, neige, glace, glaciers géants, des paysages extraordinaires de beauté. Enfin, ils aperçoivent de loin le palais du **Potala** où résidaient les Dalaï-lamas. Ils franchissent sur une grosse barque la rivière de Lhassa. Nous sommes en février 1924 et c'est la fête du nouvel an tibétain. Nul ne remarque ces misérables pèlerins. Une tempête de sable se lève. Tout le monde baisse la tête. Alexandra et Yongden rentrent dans la ville sous le souffle protecteur.

« Tout ce qui devait être fait est accompli » dit Alexandra qui a alors 56 ans. Elle est épaisse et squelettique mais elle est la première femme occidentale à pénétrer à Lhassa, la capitale interdite du Tibet.

Il faut imaginer la joie, l'allégresse d'Alexandra après tous ces mois de mendicité, de jeune, de risques encourus. Elle a réussi un exploit sans précédent. De plus c'est la fête du nouvel an à Lhassa et c'est un période riche en couleurs, musiques, danses et réjouissances. Mais ils doivent rester vigilants. Elle a l'intention de faire du tourisme autour de Lhassa, dans le cœur historique de la ville. Mais si elle est reconnue, elle risque d'être arrêtée et reconduite à la frontière. De plus elle a peur d'attraper la peste pulmonaire qui sévit en ville.

Ils vont rester deux mois à Lhassa et repartiront en avril 1924. Chose étonnante, durant son séjour elle a été reconnue par le chef de la police qui l'avait rencontrée au Sikkim douze ans plus tôt. Il connaissait son engagement sincère pour le bouddhisme et il n'a rien dit. La fille de cet homme a attesté plus tard qu'Alexandra était bien venue à Lhassa, ce qui était mis en doute par certains missionnaires chrétiens mal intentionnés.

Alexandra a souhaité voir le maximum de sites avant de rentrer. Puis elle revient à son cher Sikkim. Arrivée au poste frontière elle demande à être arrêtée pour valider son exploit. Elle est reçue par un administrateur britannique, sir David Mac Donald, qui la reçoit aimablement, lui, offre l'hospitalité et des vêtements neufs pour remplacer ses haillons. Des câbles sont adressés au Foreign Office à Londres pour informer de l'événement. Elle écrit à son mari Philippe pour qu'il lui envoie de l'argent et qu'il fasse connaitre son exploit le plus vite possible. Elle lui demande d'être son « agent » et d'assurer sa promotion.



Elle revient en Inde de 1924 à 1925 avec **Yongden**. Elle essaye de récupérer ses bagages dispersés en Chine, au Japon et ailleurs. Ce n'est pas une mince affaire. Puis elle arrive à Ceylan, son point de départ qu'elle avait quitté 14 ans plus tôt !

En mai 1925 elle arrive au Havre avec Yongden. Alexandra est devenue une orientaliste et une héroïne mondialement connue. Un nouveau chapitre de sa vie s'ouvre devant elle.

* * *

Tout a beaucoup changé en 14 ans. Et son caractère indépendant et autoritaire s'est encore affermi. Elle a acquis de grandes connaissances en philosophie, en religions orientales, en ethnologie. Elle a une documentation abondante : livres, objets, manuscrits, notes personnelles. Elle veut transmettre et avoir sa totale indépendance économique.

Elle veut adopter Yongden. Son mari n'y est pas favorable. Or elle a besoin de son consentement pour une adoption officielle. Elle reviendra sur le sujet avec obstination et il finira par céder en 1929.

Elle voyage en Europe, donne des conférences qui rencontrent un grand succès, elle écrit. Yongden l'aide, il est à ses cotés. C'est son homme à tout faire. Elle ne supporte que lui Yongden « Océan de compassion ». Elle sait ce qu'elle lui doit d'où sa fermeté pour l'adopter. Elle est tyrannique mais d'une loyauté irréprochable.

Son livre « Voyage d'une parisienne à Lhassa » sort en 1927. C'est un grand succès notamment à Paris, Londres et New York.

En 1928 elle achète une propriété à Digne à 600 m d'altitude. Elle la nomme « Samten Dzong » ➔

ou « Forteresse de Méditation ». Elle y aménage un oratoire tibétain. Elle travaille à l'écriture de ses livres avec son fils adoptif. Ils voyagent en Europe, font des conférences, des livres. Elle va en Afrique du nord et revoit son mari.



En janvier 1937 elle repart pour Pékin avec Yongden par le transsibérien. Elle veut approfondir sa connaissance du Taoïsme. Ils tombent au milieu de la guerre entre les chinois et les japonais. Il faut fuir. C'est la promiscuité dans les trains, les bagages perdus, l'exode, les bombardements, les blessés. En outre ils manquent d'argent.

Ils remontent vers le Tibet. Elle se fait aider par des missions chrétiennes et des monastères bouddhiques.

Alexandra et son mari Philippe correspondent beaucoup. Elle s'est installée avec son fils dans l'ouest de la Chine. Ils y resteront cinq ans jusqu'en 1943. Elle y écrit plusieurs livres.

Philippe meurt en 1941 après 37 années d'un mariage singulier. Alexandra dira : « j'ai perdu le meilleur des maris et mon seul ami ». Elle a 73 ans et rencontre de grandes difficultés financières. Mais elle finit par toucher la pension de réversion de son mari que lui versent les chemins de fer de Tunisie qui employaient son mari.

Elle va en Inde pendant un an. Puis elle quitte définitivement l'Asie en 1946 et rentre en France aux frais de l'Etat. Elle a 77 ans. Elle reste très active. Elle écrit des livres et des articles, répond aux demandes d'interviews, donne des conférences. A 82 ans elle va camper en plein hiver près du lac d'Allos à 2.300 m dans le Mercantour, pour se rappeler le bon vieux temps qu'elle a passé en montagne.

Mais en 1955 Yongden meurt subitement à l'âge de 56 ans. Elle a 87 ans. C'est un événement terrible pour elle. Elle dit : « lui et moi nous ne faisions qu'un ». Yongden est incinéré et ses cendres sont conservées dans l'oratoire de la maison de Digne. Alexandra vit alors dans un hôtel de Digne où elle écrit beaucoup.

A 90 ans elle souhaite revenir dans sa maison « Samten Dzong ». Elle subit les misères dues à son grand âge, notamment une mauvaise circulation au niveau des jambes qui la font beaucoup souffrir. Elle cherche quelqu'un pour l'aider et lui tenir compagnie.

Un ange gardien arrive. C'est une jeune femme de 29 ans, Marie-Madeleine Peyronnet, qui accepte de rendre service à cette vieille femme apparemment mourante. Elles vont vivre ensemble pendant 10 ans. La cohabitation ne sera pas toujours facile entre la tortue, Marie-Madeleine et le hérisson, Alexandra, tels qu'elles se surnommeront l'une l'autre.



Alexandra est reconnue et célébrée. Dans sa maison, elle reçoit des visites notamment d'ethnologues ou d'orientalistes éminents. Elle est décorée de la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Arnaud Desjardins enregistre une émission télévisée avec elle. A la fin du mois d'août 1969 elle annonce qu'elle va mourir. Elle s'éteint doucement le 8 septembre 1969 à l'âge de 101 ans. Elle voulait faire refaire son passeport pour voyager à nouveau. En 1973, Marie-Madeleine Peyronnet procédera à l'immersion de ses cendres et de celles de Yongden dans les eaux du Gange à Bénarès.

« Femme aux semelles de vent » qui déclarait « marche comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux », Alexandra David-Néel a laissé une œuvre volumineuse et originale, complétée par une abondante correspondance. Cette œuvre est précieuse à l'heure où la tradition tibétaine est menacée de disparaître du fait de la présence chinoise. Elle compte 28 livres écrits par Alexandra plus 12 livres de correspondance notamment avec son mari et de compilations réunis par Marie-Madeleine Peyronnet avec l'accord d'Alexandra. Elle aura contribué à mieux faire connaître le Bouddhisme, la Méditation, le Yoga et la pratique Zen dans nos sociétés occidentales.

Le Dalaï-lama actuel, le XIV^{ème}, s'est rendu à deux reprises en 1982 et en 1986 à Samten Dzong, la maison d'Alexandra. Il s'est recueilli dans l'oratoire. « Lampe de sagesse » selon son nom de Lama, continue de briller à travers les milliers de pages qu'elle a écrites et les objets qu'elle a rassemblés.

Marie-Madeleine Peyronnet a créé un musée dans la maison de Digne à la mémoire d'Alexandra et le musée Guimet lui a rendu hommage en 2017 en organisant une exposition qui lui a été consacrée.

Mireille Meslé

N.B. Beaucoup d'autres photos illustreraient l'exposé fait le 14 février 2019. Nous n'avons retenu ici que les plus significatives.

A recommander, outre les nombreux livres écrits par Alexandra David-Néel elle-même, les deux tomes de la bande dessinée illustrant parfaitement sa vie, de Fred Campoy et Mathieu Blanchot aux Editions Grand angle : « Une vie avec Alexandra David-Néel ».